

Ethique du soin par temps de pandémie

Caroline Doucet

Maladie aux tableaux cliniques trompeurs, aux dégradations fortes et rapides, le covid-19 a confronté les soignants à quelque chose d'inconnu jusque là, les conduisant hors de leur "zone de confort". Ils ont témoigné de l'incidence de cette pandémie sur leur subjectivité, l'atteinte portée au déni de leur propre finitude, ils ont indiqué avoir souffert aussi bien physiquement que psychologiquement du manque de matériels et d'équipements que des dilemmes éthiques rencontrés. Mais si cette épidémie d'une ampleur inédite dans l'espace du marché mondial a des conséquences sur les populations du monde entier, la crise sanitaire actuelle n'est que la partie émergée de l'iceberg. Elle ne se limite pas à une « menace sanitaire », elle est un symptôme civilisationnel¹ qui a mis en lumière la place centrale du biopolitique dans notre civilisation.

On assiste à une modification de la conception de la vie, désormais réduite à une condition purement biologique où « l'enjeu dernier est la vie biologique en tant que telle »². Elle doit être protégée quelles que soient les conséquences politiques et éthiques occasionnées (restriction des libertés, isolement et solitude des malades dans certaines unités, absence de rituels funéraires, etc.). Traversée par le développement du pouvoir de la science, des progrès thérapeutiques, de l'allongement de la survie et des demandes accrues qui leur sont adressées, le rapport des soignants au soin, à la santé et à la vie, a été dévoyé. De nombreuses idéologies existent entre lesquelles ne cesse de se disperser la pensée³ sur la vie. En médecine, « une philosophie politique domine une théorie biologique »⁴. Parmi les modèles métaphysiques qui ont marqué l'histoire du vivant, ces dernières années ont vu la prévalence du modèle organiciste, y compris dans les sciences humaines. Ainsi le médecin n'est pas pur « de toute tentation ou de tout péché philosophique ». Autrement dit, les gens de médecine – comme tous praticiens du soin – sont animés d'une conception de la vie, singulière et/ou collective, empruntée de leur histoire, de leurs croyances et savoirs, qui interfère dans le soin.

Cette pandémie nous confronte à la nature dans ce qu'elle a d'opaque et d'effrayant. Le virus ne pense pas, n'est pas animé de mauvaises intentions, il est seulement condamné au parasitisme absolu⁵ proliférant uniquement grâce aux êtres supports, ne se souciant pas de ses conséquences ; ce virus est un réel instable, il demeure imprévisible quant à ses développements symptomatiques, ses résurgences, ses traitements, ses mutations à venir, il fait trou dans le savoir sur la vie. C'est sur lui, et le risque de contamination, que notre attention et celle des praticiens s'est focalisée ces derniers mois. L'insistance de ce réel indifférent à des incidences : il contraint l'imaginaire en focalisant les pensées sur les risques encourus, induit un confinement psychique, met à mal les fictions que chacun se construit, ses rêves et illusions, et nous oblige à penser notre éphémère destinée. Car chez l'humain, « l'ombre portée de la vie, c'est la maladie et la mort »⁶. Cela s'accompagne bien souvent de la peur dont la fonction heuristique reste à démontrer mais qui s'avère propice à l'instauration de mesures sécuritaires.

¹Caumes, E., Mailler M., « Gardons-nous de tomber dans une réactivité malade, viroinduite, sociale et politique », Tribune Le monde, 15/04/20.

²Agamben, G., « L'épidémie montre clairement que l'état d'exception est devenu la condition normale », Le monde, 25 mars 2020.

³Jullien François, De la vraie vie, L'observatoire, Paris, 2020, p. 57.

⁴Canguilhem, G., La connaissance de la vie, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Vrin, 2015, p. 88.

⁵Biagi-Chai, F., Un réel dont la réalité est le nom, Lacan Quotidien, n°882, 20/04/2020 ;

⁶Milner, J.C., La règle du jeu, Séminaire Internet, Avril 2020.

Dans son cours habituel, la vie humaine va « à la dérive ». Elle « descend la rivière, touchant une rive de temps en temps, s'arrêtant un moment ici ou là, sans rien comprendre à rien »⁷. La vie avance, se déroule, sans contrôler sa trajectoire sauf à rencontrer des événements qui l'amarrent et en changent le cours, sous formes de bonheurs ou malheurs. La vie humaine ne se réduit pas à sa dimension biologique, à une « vie nue »⁸ qui se suffirait à elle-même. Car chez l'humain il ne suffit pas d'être en vie pour se sentir vivant. Il faut pour cela pouvoir s'inscrire dans le désir de l'autre. « Aucun homme n'est une île », disait John Donne. Les soignants n'ont jamais affaire aux seuls patients. La présence de l'entourage est fondamentale lorsque l'on est malade, c'est notre condition d'existence. Les soignants font d'ailleurs souvent l'expérience du lien de dépendance du malade à leur endroit. Il n'est pas rare d'ailleurs que les patients témoignent de la diminution de l'angoisse qu'induit l'hospitalisation. C'est grâce aux relations humaines, tissées dès le début de la vie, que l'être parlant est un être vivant et jouissant, capable de sentir quelque chose entre la naissance et la mort, d'éprouver toutes les formes de peine et de plaisir, sans limite parfois. C'est le seul sens offert à la vie humaine.

N'ayant rien cédée de son hégémonie sur le corps, la médecine se confond désormais avec les idéologies économique-politique et sociétales de l'époque. Or, avec cette pandémie, les personnels disent avoir goûté à autre chose. Cette période a pu être pour certains soignants une « parenthèse extraordinaire » où furent possibles un « formidable bouillonnement d'idées » et un « fonctionnement miraculeux ». Il y a eu des moments de souffrance certes, mais aussi « d'invention » et « d'autonomisation ». En réinscrivant une forme d'humanisme et de collectif au cœur de leur pratique, ces moments ont changé la façon de voir leur métier, redonnant du sens à leur pratique. Il est du ressort de la pratique médicale de dire ce qui concerne son savoir et ce qui est hors de son champ. L'essence de la maladie et du sujet souffrant constitue le socle de la médecine, non l'administration et la direction des vies humaines. Au moment du déconfinement, alors que la vie reprend le dessus et que la nature poursuit son cycle, la phase ouverte par l'épidémie invite à repenser la pratique médicale, *au nom de l'éthique de l'être parlant*. Celle-ci s'appuie sur une conception de la vie humaine et du malade dans laquelle la dimension relationnelle est indépassable. Le lien de parole est indispensable, comme la respiration.

*Caroline Doucet, psychanalyste à Rennes, Maître de Conférences au Département de Psychanalyse de l'Université Paris 8, Membre de l'École de la Cause Freudienne.

⁷Lacan, J., Intervention à l'Université Johns Hopkins, Baltimore, 18-21/10/1966.

⁸Agemben, idem.